

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELIÈRE

Il descendit les marches du perron et parcourut les rangs serrant les mains qui se tendaient vers lui, échangeant des paroles avec ceux qu'il reconnaissait, rappelant aux uns tel ou tel souvenir de la guerre, aux autres des épisodes de chasse sur les hautes crêtes des Pyrénées.

Des tables avaient été dressées dans la cour et, à l'intérieur du château, dans la grande salle de réception. Le vin fut versé et l'on trinqua à la santé du marquis et à son heureux retour à Valpenas.

Allant d'un groupe à un autre, le marquis causait intimement avec les paysans, s'intéressant aux affaires de chacun, parlant des récoltes de l'année, s'informant du nombre des troupeaux. Et c'était avec une vive satisfaction qu'il apprenait que les désastres de la guerre avaient été peu à peu réparés et que la paix avait ramené la prospérité dans la contrée.

Les manifestants se retirèrent. Seul, le curé de Valpenas resta, retenu par le marquis qui lui offrit son bras et l'emmena au jardin. Ils s'assirent sur un banc d'où la vue embrassait un panorama magnifique.

Devant eux les montagnes s'échelonnaient en gradins jusqu'aux pics les plus élevés dont les neiges étincelaient au soleil. Tantôt les rampes étaient couvertes de la sombre végétation des sapins, tantôt elles ne présentaient qu'un chaos de roches nues, entre lesquelles poussaient de maigres touffes de bruyère rose. Par endroits, des torrents roulaient en cascades leurs flots écumeux.

— Monsieur le curé, dit le marquis, je vous ai prié de rester afin que nous puissions causer pendant quelques instants des êtres bien chers que j'ai perdus, de la marquise de Mimosa, que vous avez assistée à ses derniers moments, et de ma fille, que vous avez baptisée. J'ignore où est ma fille, monsieur le curé, et je ne suis pas même sûr, hélas ! qu'elle vit encore.

— Vous devez l'espérer, monsieur le marquis,

— Si je n'avais pas cet espoir et celui de la retrouver, à quoi me servirait de vivre ?

— Monsieur le marquis, quand on peut faire beaucoup de bien et être encore utile à son pays, on doit vivre.

Un sourire amer glissa sur les lèvres du marquis.

— Je ne vous interroge pas au sujet de ma fille, dit-il ; vous ne pouvez savoir ce que Rosina Balti et le comte de Corello ignorent.

— En effet, monsieur le marquis, je ne puis rien vous apprendre concernant votre chère Thérèse ; mais je puis vous parler de certaines tentatives de votre cousin don Antonio de Villina.

— Je sais un peu ce qu'il a fait pour s'emparer de mes biens. Est-ce qu'il a osé reparaitre à Valpenas après y être entré en maître une première fois ?

— Oui, monsieur le marquis, il est revenu après votre condamnation et alors que vous étiez déjà aux îles Philippines.

— Le misérable a toutes les audaces ?

— Rosina Balti n'était plus au château lorsque don Antonio reparut dans le pays à la tête d'un fort détachement de soldats. Il s'était fait donner la mission d'enlever les fusils des habitants de nos montagnes. Il fouilla toutes les maisons, toutes les chaumières ; mais nos paysans avaient déposé leurs armes en lieu sûr.

Ce qu'il visait surtout, c'était le château de Valpenas, où il espérait, sans doute, trouver beaucoup d'argent. Son espoir fut trompé ; il eut beau chercher partout, il dut sortir du château comme il y était entré, les mains à peu près vides.

Quelques mois plus tard il revint. Cette fois il était seul. Il se présenta au château, disant que les biens de la maison de Mimosa lui appartenaient.

— Je sais, lui répondit Rodriguez, que vous voulez les faire confisquer à votre profit ; mais comme je ne suis pas informé que vous ayez gagné votre mauvaise cause, je vous refuse l'entrée du château.

Don Antonio parla assez longtemps, employant tour à tour la flatterie et la menace, mais Rodriguez n'était pas de ceux qu'on intimide facilement. Il resta inflexible et don Antonio dut se retirer, furieux et jurant qu'il ferait pendre votre serviteur après qu'on lui aurait arraché la langue...

Il vint alors chez moi et me tint un tout autre langage qu'à Rodriguez. Peut-être croyait-il que je savais où Pedro Lammès avait porté la petite Thérèse. Il me parlait avec émotion et des larmes dans la voix de sa grande tendresse pour cette enfant ; il pensait bien qu'elle existait encore, mais où était-elle ? Si on le savait, cela mettrait fin au procès qu'il était obligé de soutenir ; car le marquis

de Mimosa étant mort civilement, il était le tuteur de sa fille et se rait heureux d'être appelé à veiller sur elle et à lui conserver son héritage.

D'un ton assez vif, je lui fis comprendre que mon opinion sur son compte était faite depuis longtemps et que je n'étais dupe ni de son hypocrisie ni de ses mensonges.

Il changea aussitôt d'attitude. Pourpre de colère, il me dit :

— Les revenus de cette terre m'appartiennent, j'entends que, demain, vous annonciez au prône que tous les tenanciers qui relèvent du château ont à verser leurs redevances entre mes mains.

Mais pas plus que Rodriguez je ne me laissai intimider. Je lui répondis froidement :

— Je n'ai pas à obéir à vos ordres ; quand vous serez le maître à Valpenas, les tenanciers du domaine vous paieront ce qu'ils doivent.

Sa fureur était à son comble ; il me fit peur et je crus un instant qu'il allait se jeter sur moi et m'étrangler.

Lui-même, sans doute, eut peur de toucher à un prêtre ; il se calma et se retira.

A cette époque, monsieur le marquis, l'autorité ne nous protégeait guère ; nous étions en quelque sorte mis hors la loi, nous n'avions aucune justice à espérer, et don Antonio pouvait tout se permettre impunément.

Je parlai de mes craintes à plusieurs de mes paroissiens, leur disant que don Antonio de Villina était bien capable de venir, accompagné d'hommes armés, réclamer leurs redevances.

Dès lors, nos paysans se tinrent sur le qui-vive, prêts à s'armer des fusils sortis de leurs cachettes.

Je ne m'étais pas trompé, monsieur le marquis.

Un jour, un patre accourut au village annonçant que don Antonio, qu'il avait reconnu, allait arriver à Valpenas avec une vingtaine d'hommes armés de fusils et de pistolets. Tout de suite je fis sonner le tocsin, les habitants s'armèrent, et quand don Antonio et ses bandits voulurent pénétrer dans le village, ils trouvèrent devant eux plus de cent hommes qui en défendaient l'entrée.

Il n'y eut pas de combat. Comprenant l'inutilité d'une attaque contre une force aussi imposante, don Antonio battit en retraite.

— Et depuis, monsieur le curé ?

— Depuis, monsieur le marquis, votre indigne parent n'a plus reparu dans le pays. Il est vrai qu'il n'avait pas eu gain de cause dans ses revendications et que, grâce à M. le comte de Corello, vos biens avaient été mis sous séquestre.

Ah ! monsieur le marquis a un ennemi terrible dans don Antonio de Villina.

— Je ne le sais que trop.

— Il est d'autant plus terrible que maintenant, repoussé de partout, même par ses meilleurs amis d'autrefois, il agit dans l'ombre et rampe comme le reptile.

— Depuis plusieurs années, m'a-t-on dit, il a quitté l'Espagne.

— J'ignorais cela, monsieur le marquis, mais n'en suis pas surpris. Je demande à Dieu la grâce de vous délivrer de votre ennemi.

— Demandez-lui aussi et surtout de me guider dans les recherches que je vais entreprendre bientôt pour retrouver ma fille.

— Je le ferai chaque jour dans mes prières.

— Merci, monsieur le curé.

Le bon vieux prêtre prit congé du marquis après que celui-ci lui eût fait remettre par Rodriguez une somme importante destinée aux pauvres de la paroisse et à des réparations urgentes à faire au presbytère.

Dès les jours suivants, et si indifférent qu'il fût aux questions d'intérêt, le marquis de Mimosa dut s'occuper des affaires nécessitées par la levée du séquestre.

Mais il ne fut pas obligé de quitter Valpenas ; l'administrateur judiciaire, qui avait été nommé gardien du séquestre et chargé de l'administration des biens de la maison de Mimosa, au nom de Thérèse-Inès de Mimosa, disparue, vint lui-même trouver le marquis au château de Valpenas pour lui rendre ses comptes.

Le marquis put juger que l'administration de ses biens avait été mise en excellentes mains. Comme le palais de Madrid, loué à un prince étranger, les châteaux, les bâtiments d'exploitation des fermes avaient été entretenus en parfait état. Cependant, malgré les dépenses faites, la fortune du marquis s'était augmentée de plus de quatre millions pendant la durée de sa détention.